

REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH

n° 201

OCTOBRE
2014

La littérature allemande et la Shoah, 1945-2014

LA REVUE DU CENTRE
DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE

Rédacteur en chef
Georges BENSOUSSAN

Dossier préparé par Marie-Claire Hoock-Demarle, Guillaume Dreyfus et Georges Bensoussan

Directeur de la publication
Michel Zaoui

Publié avec le concours du Centre national du livre
et de la Fondation pour la mémoire de la Shoah

La littérature allemande et la Shoah, 1945-2014

Dossier préparé par Marie-Claire Hock-Demarle,
Guillaume Dreyfus et Georges Bensoussan

ÉDITORIAL

par Georges Bensoussan 5

PARTIE I

Paysage après le désastre

1/ La Shoah dans la littérature germanophone. Apories de la représentation : passages de frontières et ponts créateurs de sens dans les années de l'après-guerre	
Norbert Otto Eke	25
2/ La Révolte des saints de Ernst Sommer (extraits)	
Ernst Sommer	55
3/ La littérature allemande après 1945 et la Shoah. Les apports des traductions d'œuvres étrangères	
Marie-Claire Hock-Demarle	59
4/ Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah. Victor Klemperer, Willy Cohn, Walter Tausk et Oskar Rosenfeld	
Hélène Camarade	77
5/ « Les Juifs n'ont rien contre les policiers ». Reflets précoces de la Shoah dans la littérature de langue allemande	
Hans Joachim Hahn	103

PARTIE II

Trois regards : RFA, RDA, Autriche

1/ Romans de la Shoah des années 1945-1965. Les camps et les ghettos. Apitz, Böll, H. G. Adler, Hilsenrath	
Ruth Vogel-Klein	133
2/ La Shoah dans le drame germanophone (1933-2011)	
Markus Roth	161
3/ La Shoah dans la littérature de la RDA	
Norbert Otto Eke	183
4/ Identité et expérimentation littéraire : la Shoah dans l'œuvre des auteurs juifs germanophones	
Elrud Ibsch	213

5/ La Shoah dans la littérature de la « deuxième génération »	
Hartmut Steinecke.....	239
6/ Comment ce fut et comment cela aura été.	
Continuer à écrire histoire et littérature après la Shoah	
Doron Rabinovici.....	265
7/ La littérature du Groupe de Vienne et la rupture civilisationnelle	
Johann Sonnleitner.....	283

PARTIE III

Des auteurs et des œuvres

1/ Deux écrivains viennois face à la Shoah	
Béatrice Gonzalés-Vangell.....	295
2/ L'œuvre d'Elfriede Jelinek est-elle scandaleuse ?	
Béatrice Gonzalés-Vangell.....	319
3/ La Shoah dans la littérature de jeunesse en langue allemande :	
face au récit dominant, un autre récit ?	
Nicole Colin.....	341
4/ S'approprier la Shoah par la fiction.	
Pratiques de lecture à l'école chez les adolescents allemands	
Alexandra Oeser.....	363
5/ <i>Der Vorleser</i> de Bernhard Schlink, en cours d'allemand	
Par Marianne Hooek-Douilly.....	387
6/ La poésie et le choc à propos de l'esthétique de la littérature sur la Shoah	
Dieter Lamping.....	393
7/ Paul Celan : le rossignol bègue. Un changement de perspectives dans la poésie	
Andréa Lauterwein.....	403
8/ L'ombre de la Shoah dans l'œuvre de W. G. Sebald	
Guillaume Dreyfus.....	431
9/ La présence de la Shoah et le problème de sa représentation	
dans l'œuvre d'Ingeborg Bachmann	
Barbara Agnese.....	459
10/ Le traitement de la Shoah dans la pièce de Thomas Bernhard, <i>Place des héros</i>	
Martin Huber.....	479
11/ « Par Dieu, pas un suicide : ç'aurait vraiment été trop simple. »	
Günter Grass et la Shoah	
Olivier Mannoni.....	489
12/ Des images qui s'excluent et qui se complètent. Relire Ruth Klüger	
et Grete Weil sous le signe de la « normalisation de la mémoire »	
Katja Schubert.....	499
13/ La Shoah dans le roman de Bernhard Schlink, <i>Le Liseur</i> (1995).	
La perspective mémorielle allemande	
Juliane Köster.....	523

14/ « Nous ne mourrons pas, nous vivrons. Eux mourront. » Le Septième Puits de Fred Wander	
Martine Benoit.....	545
15/ Marcel Reich-Ranicki. La littérature, une vie. Judéité/germanisme.	
Katja Beckel	559
16/ Poésie après Auschwitz. Le cas Ilse Aichinger	
Johann Sonnleitner	571
Hommages	583
Notes de lecture.....	595
Abstracts	615

Fondateur : Isaac Schneersohn

Rédacteur en chef : Georges Bensoussan

Comité de rédaction : Charles Baron, Annette Becker, Georges Bensoussan, Anny Dayan-Rosenman, Danielle Delmaire, Juliette Denis, Katy Hazan, Édouard Husson, Audrey Kichelewski, Joël Kotek, Henri Minczeles, Richard Prasquier, Yves Ternon, Fabien Theophilakis, Michel Zaoui

Comité scientifique : Robert Badinter, Yehuda Bauer (Israël), Roland Goetschel, Eberhard Jäckel (Allemagne), Lucien Lazare (Israël), Michael R. Marrus (Canada), Robert O. Paxton (États-Unis), Simon Schwarzfuchs (Israël), Zeev Sternhell (Israël), Bernard Wasserstein (Royaume-Uni), Nathan Weinstock (Belgique), Élie Wiesel (États-Unis)

Correspondants étrangers : Gerhardt Botz (Autriche), Raphael Gross (Royaume-Uni), Dienne Hondius (Pays-Bas), Michael Marrus (Canada), Dan Michman (Israël), Jacques Picard (Suisse), Franciszek Piper (Pologne), Dieter Pohl (Allemagne), Mark Roseman (États-Unis)

Relecture et mise en page : Pauline de Ayala

Conception graphique : contact@letitrolr.net

LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE : FACE AU RÉCIT DOMINANT, UN AUTRE RÉCIT ?

par Nicole Colin¹

La question de savoir comment il faut traiter la Shoah de façon appropriée dans l'éducation scolaire en général et dans les livres pour enfants et la jeunesse en particulier est de nos jours, en Allemagne, un sujet qui concentre l'attention. Lorsqu'on fait une recherche sur le mot *Holocaust* dans la base de données de l'université de Duisburg-Essen, qui répertorie des ouvrages scientifiques sur la littérature pour les enfants et la jeunesse – *Datenbank zur Kinder- und Jugendliteraturforschung und -didaktik sowie zur Medienforschung und Mediendidaktik* (KiLiM) –, on trouve 167 articles et livres consacrés à ce sujet, tous publiés depuis 1988².

Une recherche qui commence sur le tard

L'intérêt toujours croissant qu'on manifeste aujourd'hui à ce sujet ne va pourtant pas de soi. Il faut rappeler ici le travail de pionniers de Malte Dahrendorf (germaniste à l'Université de Hambourg) et Zohar Shavit (professeur de littérature comparée à l'Université de Tel-Aviv). À partir de 1988, tous deux ont publié deux articles complémentaires (mais dont les prises de positions sont plutôt opposées)³ qui peuvent être considérés comme point de départ d'une discussion autour de la représentation de la Shoah dans les livres pour la jeunesse qui n'a plus cessé depuis⁴.

1 Nicole Colin est professeur en Civilisation allemande à l'université Aix-Marseille. Après un doctorat en philosophie, elle a travaillé à l'université de Wuppertal, à la Sorbonne Nouvelle, à l'université de Bielefeld et à l'université d'Amsterdam. Pour son habilitation « *Deutsche Dramatik im französischen Theater nach 1945* » (Bielefeld, 2011), elle a reçu en 2013 le Prix parlementaire franco-allemand. Ses principaux axes de recherche sont l'histoire culturelle des pays germanophones, les transferts culturels, la mémoire de la Shoah dans les médias et la littérature. Elle a récemment édité avec Corine Defrance, Ulrich Pfeil et Joachim Umlauf, *Lexikon der deutsch-französischen Kulturbeziehungen* (Tübingen, 2013).

2 Voir http://www.uni-due.de/~bl0063/bibadmin/browse.php?q=Holocaust&s_in=all (15 novembre 2012). La recherche sur le mot « Shoah », terme rarement utilisée en Allemagne, ne donne que cinq résultats.

3 Malte DAHRENDORF, « Die Darstellung des Holocaust in der westdeutschen Kinder- und Jugendliteratur », in Werner ANDERS, *Antisemitismus und Holocaust. ihre Darstellung und Verarbeitung in der deutschen Kinder- und Jugendliteratur*, Oldenburg, Bibliotheks- und Informationssystem der Universität Oldenburg, 1988, p. 83-96 ; Zohar SHAVIT, « Gesellschaftliches Bewusstsein und literarische Stereotypen oder: Wie Nationalsozialismus und Holocaust in der deutschen Kinder- und Jugendliteratur behandelt werden », in *Ibid.*, p. 97-122.

4 Depuis, les deux chercheurs ont publié un nombre considérable d'articles sur la représentation de la Shoah dans

Le fait que cette discussion scientifique a commencé peu après le début du célèbre *Historikerstreit* en 1986 peut être considéré comme le résultat d'une homologie structurelle, c'est-à-dire qu'il avait vraisemblablement fallu attendre ce moment historique où les esprits étaient assez préparés et assez ouverts pour poser certaines questions qui faisaient auparavant l'objet d'un tabou ou qui étaient mises à l'écart : au cours des décennies précédentes, la jeune société allemande ouest-allemande s'était plutôt préoccupée d'autres problèmes, touchant souvent l'actualité directe, que de son passé difficile et de la Shoah en particulier ; elle avait ainsi peu à peu adopté une « politique de l'oubli ». Dahrendorf cite à ce propos la psychologue Margerete Mitcherlich qui, quant à elle, affirmait encore en 1987 la validité inchangée des résultats de son étude fameuse *Die Unfähigkeit zu trauern* (« Le Deuil impossible »), publiée avec son mari Alexander Mitcherlich dans les années 1960⁵. Mais Dahrendorf rappelle aussi le remarquable discours du président ouest-allemand Richard von Weizsäcker du 8 mai 1985⁶, qui a (rétrospectivement) constitué en Allemagne le début d'un changement d'esprit essentiel par rapport à cette « politique de l'oubli », d'une ouverture sur le passé et d'une reconnaissance sans ménagement de sa propre culpabilité et responsabilité.

Ce début tardif des recherches sur la représentation de la Shoah dans les livres de jeunesse s'explique aussi par un manque d'œuvres auxquelles on pouvait se référer. Dahrendorf constatait que dans la RFA de l'après-guerre, à quelques exceptions près, le sujet de la Shoah n'était quasiment pas traité dans ce secteur de la littérature par des auteurs allemands (à l'exception de quelques écrivains d'origine juive), ce qui peut paraître compréhensible et paradoxal à la fois. Compréhensible au vu de la « politique de l'oubli » que nous avons évoquée ; paradoxal puisque d'autres écrivains, et non des moindres, avaient bien entrepris entre-temps de faire le travail nécessaire de mémoire à la place de la société allemande, Heinrich Böll, Günter Grass, Martin Walser, entre autres.

les livres de la jeunesse en Allemagne en rapprochant de plus en plus leurs positions initialement différentes. Pour suivre ce développement pendant les dernières deux décennies, on peut consulter entre autres les textes suivants : Malte DAHRENDORF, « Die Darstellung des Holocaust im Kinder- und Jugendbuch der Bundesrepublik », in Malte DAHRENDORF (dir.), *Die Darstellung des Holocaust in der Kinder- und Jugendliteratur. Beiträge Jugendliteratur und Medien*, 10 (1999), p. 83-96 ; Zohar SHAVIT, *A Past Without Shadow: Constructing the Past in German Books for Children*, New York et Londres, Routledge, 2005 ; Zohar SHAVIT, « Es war einmal Krieg. Jüdische und nicht-jüdische Kriegs- und Nachkriegskindheit und -jugend in der Kinder und Jugendliteratur », in Gabriele von GLASENAPP et Hans-Heino EWERS (dir.), *Kriegs- und Nachkriegskindheiten. Studien zur literarischen Erinnerungskultur für junge Leser*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2008, p. 51-68.

5 Alexander und Margarete MITSCHERLICH, *Die Unfähigkeit zu trauern. Grundlagen kollektiven Verhaltens*, Munich, Piper, 1967 ; paru en français sous le titre *Le Deuil impossible. Les fondements du comportement collectif*, Paris, Payot, 2005.

6 Dahrendorf cite le passage central de ce discours (DAHRENDORF, « Die Darstellung des Holocaust », *art. cit.*, p. 83).

Le manque de livres de jeunesse sur la Shoah ne peut pas s'expliquer en conséquence par une incapacité générale des auteurs allemands à se confronter à l'Histoire et la culpabilité allemande mais plutôt par les spécificités de cette partie du champ littéraire particulièrement lié au secteur scolaire. Conformément à la société allemande en général, la pédagogie d'après guerre n'avait pas mis la question du passé national-socialiste au premier plan et défendait – pas seulement en ce qui concerne des sujets comme la Seconde guerre mondiale ou la Shoah – l'idée de l'enfance comme espace protégé qu'il fallait préserver et si possible tenir loin des atrocités de la vie réelle, ce qui était la raison majeure pour laquelle un grand nombre des pédagogues préféraient épargner aux enfants la représentation de la violence et de la cruauté.⁷

Explication ou refoulement ?

Jusqu'à la fin des années 1980, on ne compte que trois ouvrages scientifiques consacrés à ce sujet⁸. Deux mettent en outre l'accent sur une analyse strictement historique. Ces livres, selon Dahrendorf, présentent des faiblesses méthodologiques importantes. Confronté à une situation aussi insatisfaisante sur le plan scientifique, Dahrendorf entreprend lui-même une première recherche détaillée et approfondie en commençant par recenser tous les ouvrages littéraires consacrés à ce sujet en Allemagne, puis en établissant leur proportion dans la littérature de la jeunesse en général, ainsi que leur part dans les traductions de textes. À partir de ces données, il étudie les attitudes et positions des livres (notamment leur point de vue sur la Shoah et le fascisme), ainsi que leur structure narrative. En conclusion, il met en relation la parution des livres et les événements ou périodes historiques en RFA.

La synthèse des résultats de cet important projet de recherche a été publiée dans un recueil, le premier consacré au sujet, intitulé *Antisemitismus und Holocaust. Ihre Darstellung und Verarbeitung in der deutschen Kinder- und Jugendliteratur*⁹. Malgré son regard très critique par rapport au manque de livres traitant le sujet d'une manière appropriée, Dahrendorf se montrait

7 Maria FÖLLING-ALBERS, « Die deutsche Kinder- und Jugendliteratur (KJL) nach 1945. Aufklärung oder Verdrängung. Vorbemerkung zu den Beiträgen von R. [sic] Dahrendorf und Z. Shavit », ANDERS, *Antisemitismus und Holocaust*, op. cit., p. 79-81, ici p. 79.

8 Il s'agit des ouvrages de Bernd Weber (1980), Bernd Otto (1981) et Claudia Maria Troll (1986) qu'on ne trouve d'ailleurs pas sur la liste de la KJLIM.

9 Voir note 3.

plutôt confiant dans le développement de cette thématique dans ce genre littéraire. Il constatait que même les livres problématiques présentaient l'avantage et l'utilité de pouvoir approcher enfin ce sujet difficile et permettaient d'entamer un processus de discussion et de réflexion¹⁰.

Zohar Shavit ne partageait pas du tout cet avis, trop conciliant selon elle, mais constatait d'une manière acerbe que la représentation de la Shoah dans la plupart des livres de la jeunesse en Allemagne ne constituait en rien un premier pas dans la bonne direction mais représentait au contraire une présomption d'innocence du peuple allemand en minimisant en permanence sa responsabilité et sa culpabilité et en embellissant l'Histoire.

Jusqu'à aujourd'hui, les deux hypothèses opposées de Dahrendorf et Shavit constituent le fondement du discours scientifique à propos de la littérature enfantine et la jeunesse sur la Shoah, puisqu'elles mènent à la question cruciale tant de fois posée : peut-on retrouver dans ces livres et les histoires romanesques qu'ils mettent en scène des tentatives honnêtes pour éclairer les faits historiques ou reflètent-elles au contraire une volonté de falsification historique ?

Une approche difficile

À partir de quel âge doit-on confronter les enfants à la Shoah ? Comment l'aborder ? Comment la faire comprendre ? Ces questions concernent aussi bien l'éducation scolaire et la pédagogie des lieux de mémoires (et leurs expositions) que la littérature pour la jeunesse. Un problème majeur repose sur la dimension de la représentation de la violence qui – par souci de ne pas heurter la sensibilité des jeunes lecteurs – constitue le plus souvent un tabou dans les livres pour enfants. Mais bien d'autres aspects abordés dans le contexte de l'analyse scolaire de la littérature risquent de poser problème : le suspense, l'humour, des aspects romantiques et comiques ou le divertissement pur et simple qui jouent souvent un rôle essentiel dans l'éducation à la lecture, semblent plus difficiles à traiter dans un contexte imprégné de l'horreur de l'extermination. La recherche scientifique est elle aussi partagée sur la distance ou la proximité à adopter par rapport à ce qui est raconté : si les uns réclament, comme objectif primordial, la possibilité d'une forte identification émotionnelle avec les victimes, les autres

10 DAHRENDORF, *Die Darstellung des Holocaust*, op. cit., p. 92.

préconisent une approche rationnelle et distanciée¹¹. D'autres questions fondamentales surgissent ensuite :

- Dans quelle mesure la liberté artistique permet-elle de transformer, de changer, d'altérer ou d'embellir des faits historiques comme il est d'usage dans la littérature de fiction ?
- Comment éviter que la représentation des Juifs (parfois même sous un angle philosémite) ne favorise pas un recours aux anciens stéréotypes antisémites ?

La première question établit un lien entre la littérature pour enfants (puisqu'on la considère en général comme une littérature porteuse d'une forte intention didactique et éducative) et la littérature sur les camps (*Lagerliteratur*) dans laquelle l'authenticité est une exigence courante et joue un rôle considérable par rapport à la valeur artistique attribuée¹². La deuxième question renvoie à des recherches plus anciennes (c'est-à-dire antérieure aux années 1980) où l'on analysait en Allemagne la littérature d'avant 1945 pour y révéler des stéréotypes antisémites afin d'y trouver des explications de la genèse de la haine et, finalement, de la barbarie allemande envers les Juifs.

Réviser l'histoire ?

Dans notre contexte, des stratégies courantes d'une écriture pour ainsi dire « intentionnelle », voire didactique, posent un problème central : ainsi, est-il permis de rendre les sujets plus « triviaux » pour faciliter la compréhension ou mieux les adapter aux intérêts des jeunes ? Le véritable danger de cette stratégie repose naturellement sur la minimisation éventuelle de faits horribles¹³. On se trouve donc parfois confronté à des histoires dans lesquelles des enfants allemands sauvent la vie d'enfants juifs d'une manière rocambolesque, improbable et historiquement erronée, c'est-à-dire en laissant les enfants utiliser des moyens qui, en réalité, n'étaient pas à leur disposition. Cet élément récurrent et caractéristique pose un problème grave : face à l'horreur absolue, il semble qu'aucune représentation littéraire (ou médiatique) de la Shoah n'ait le droit de dénaturer ou falsifier les faits historiques de cette manière délibérée.

11 Matthias HEYL, « Holocaust-Erziehung ? », in Malte DAHRENDORF (dir.), *Die Darstellung des Holocaust in der Kinder- und Jugendliteratur. Beiträge Jugendliteratur und Medien* 10, 1999, p. 7-17, ici p. 9-10.

12 Cette question n'est pas seulement discutée en Allemagne mais également en France : le débat violent autour du livre *Jan Karski* de Yannick Haenelt le prouve.

13 DAHRENDORF, *Die Darstellung des Holocaust*, op. cit., p. 90.

La même problématique se retrouve dans la volonté des auteurs de construire des liens entre l'Histoire et les préoccupations actuelles des jeunes lecteurs, pour mieux éveiller leur curiosité. Même si on admet que l'amitié entre enfants allemands et juifs ne doit pas être interprétée comme une description réaliste du passé mais comme un appel aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui à se solidariser avec leurs amis en cas de discrimination,¹⁴ les quelques tentatives pour construire un *happy end* semblent extrêmement problématiques. Ces motifs sont-ils utilisés, comme le suppose Malte Dahrendorf, pour « réconcilier » ce sujet difficile avec l'univers des jeunes, pour rendre l'enfer de la Shoah supportable ou fournissent-ils à l'auteur et aux lecteurs un prétexte pour éviter d'affronter la vérité ?

Contrairement à Dahrendorf qui, malgré tous les problèmes que nous avons évoqués, accepte dans une certaine mesure cette « trivialisation » afin que ce sujet puisse être introduit dans l'univers des jeunes d'aujourd'hui, Zohar Shavit exige que ces textes comportent une « valeur de réalité » (*Realitätswert*). Tout en admettant la différence fondamentale entre la réalité (ou le passé) et sa transposition littéraire, elle demande que ces textes soient *représentatifs* d'une certaine situation historique. Cela ne veut pas dire que l'événement a nécessairement eu lieu, mais qu'il *aurait pu avoir lieu*¹⁵. Ainsi, les deux mots-clés sont, d'après Shavit, « représentativité » et « probabilité ». Après avoir examiné de nombreux textes, Shavit constate que la plupart des histoires sur la Shoah pour la jeunesse en Allemagne se situent très loin de la réalité et montrent un monde fictif plus qu'ils n'offrent une véritable confrontation avec le passé.

Les stéréotypes philosémites

Il semble difficile de parler, en littérature de la discrimination et de l'exclusion, d'un groupe spécifique et, le cas échéant, minoritaire de la société sans nommer ses supposés traits caractéristiques, sans les décrire et sans dénoncer les raisonnements de ceux qui les stigmatisent. Pourtant, comment éviter le piège des stéréotypes ? Comment les détourner ? Ce problème bien connu des études et de la recherche interculturelles devient, dans la représentation de la Shoah, un véritable

¹⁴ DAHRENDORF, *Die Darstellung des Holocaust*, op. cit., p. 90-91.

¹⁵ Zohar SHAVIT, « Gesellschaftliches Bewußtsein und literarische Stereotypen, oder: Wie Nationalsozialismus und Holocaust in der deutschen Kinder- und Jugendliteratur behandelt werden », in Hermann HASEKOST (dir.), *Antisemitismus und Holocaust*, Oldenburg, Universität Oldenburg, 1988, p.97-107, ici p. 97-98.

dilemme car la plupart des qualités et des défauts typiquement attribués aux Juifs font appel au large éventail des préjugés antisémites, et ce même lorsque l'intention des auteurs est positive et aspire à dénoncer les exactions antisémites.

Exemple concret, la richesse des Juifs est un motif qui revient constamment dans les livres sur la Shoah. Le Juif riche (en outre souvent avare), spéculant avec l'argent des autres, est une image antisémite bien connue – et qui a prévalu pendant des siècles, longtemps avant la propagande du *Stürmer*¹⁶. Suffit-il de changer l'orientation et le contexte de cette richesse et de dessiner une famille généreuse avec un père fonctionnaire, bourgeois et fiable comme dans *Mon ami Frédéric* (*Damals war es Friedrich*) de Hans Peter Richter pour combattre ce préjugé¹⁷ ? Il semblerait logique que ce genre de descriptions, que l'on trouve d'ailleurs dans de nombreux livres, nous mène plutôt vers une affirmation de l'antisémitisme *ex negativo* : une description philosémite renforce en effet l'idée que « les Juifs » ne sont pas des gens comme les autres, qu'ils se distinguent par leur richesse. La seule possibilité d'échapper de manière acceptable à cette conception serait donc d'éviter toute polarisation, tout « noir et blanc ». En revanche, dans la pratique de l'écriture de ces livres, ces nuances nécessaires disparaissent beaucoup trop souvent derrière la volonté et le souci pédagogique de désigner clairement ce qui est bon et ce qui est mal. Malte Dahrendorf attire l'attention sur le manichéisme de la plupart des livres qui désignent « le méchant bourreau nazi » d'une manière aussi schématique que le « bon Juif ».

Un récit dominant ?

Rappelons que Zohar Shavit affirmait que la soi-disant *Vergangenheitsbewältigung* face à la Shoah dans les livres pour la jeunesse représentait un refoulement du passé plus qu'une véritable confrontation avec lui. Dans un article, en 2007, elle résumait encore une fois d'une manière systématique les spécificités fréquentes et récurrentes des textes dans lesquels elle croyait pouvoir déceler ensuite un « récit dominant » dont les huit particularités revenaient d'après elle dans la plupart des ouvrages littéraires (plus de 600) qu'elle avait examinés :

¹⁶ SHAVIT, « Gesellschaftliches Bewußtsein », art.cit., p. 99.

¹⁷ Hans Peter RICHTER, *Mon ami Frédéric*, traduit de l'allemand par Anne Georges, Paris, Le Livre de Poche Jeunesse, 2007.

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

1. Le récit est en général concentré soit sur les années précédant la Seconde Guerre mondiale, soit sur le début de la guerre, soit sur l'après-guerre.
2. Les histoires ont habituellement pour cadre l'Allemagne, très rares sont celles qui se passent ailleurs, par exemple dans des pays occupés.
3. C'est Hitler lui-même et les nazis avérés – clairement distingués du reste des Allemands – qui portent toute la responsabilité de la guerre et des crimes commis.
4. Les représentations de combats impliquant des soldats allemands sont extrêmement rares.
5. Lorsque les récits sont concentrés sur la fin de la guerre ou sur l'après-guerre, la souffrance des Allemands prend une place prépondérante.
6. La guerre est souvent décontextualisée et traitée comme un phénomène cosmique naturel.
7. La guerre est considérée comme un événement universel, comme une guerre parmi beaucoup d'autres.
8. Lorsque la souffrance des Allemands prend beaucoup de place et que leur participation à la guerre est minimisée et relativisée, les crimes des Alliés sont en revanche accentués¹⁸.

Malgré une certaine redondance (surtout des points 2 et 4 voire 5, ainsi que 6 et 7) et un recoupement partiel entre eux, il faut constater que le bien fondé de la plupart de ces « accusations » fait aujourd'hui l'unanimité entre les spécialistes et les chercheurs¹⁹. Pour vérifier ou falsifier les résultats des recherches de Shavit à ce supposé « récit dominant », un livre de référence comme *Mon ami Frédéric* de Hans Peter Richter nous semble, pour plusieurs raisons, très intéressant. Ce roman a été publié en allemand en 1961 et représente l'une des premières confrontations avec la Shoah d'un auteur allemand dans ce champ littéraire spécifique. Il s'agit d'une des œuvres les plus connues et populaires dans son genre, traduite dans de nombreuses langues. La dernière édition en France date de 2007.

Le livre traite de l'amitié entre deux garçons allemands ; l'un d'eux, Frédéric (Friedrich en allemand) Schneider, est d'origine juive. L'autre, le narrateur (qui relate l'histoire à la première personne) reste anonyme. Il raconte chronologiquement, du point de vue (soi-disant naïf) d'un enfant, l'histoire de la persécution et de l'extinction des Juifs, prenant pour exemple Friedrich et sa famille. Chaque chapitre porte une date :

18 SHAVIT, « Es war einmal », *art. cit.*, p. 53-54.

19 Bosmajian, Gebhardt-Herzberg, Kammiller et Short, notamment, soutiennent son avis ; voir SHAVIT, « Es war einmal », *art. cit.*, p. 53.

l'histoire commence en 1925 avec une analepse avant la naissance des deux garçons et elle se termine en 1942, avec la mort de Frédéric.

Le récit se conforme sans aucun doute à la plupart des critères négatifs du catalogue de Shavit. Il se concentre sur les années précédant la Seconde Guerre mondiale et le début de la guerre : (1) l'histoire se joue en Allemagne ; (2) le racisme, voire l'antisémitisme, est le fait des seuls nazis – bien différents des Allemands « normaux » ; (3) la guerre est éloignée de son contexte historique et traitée comme un phénomène cosmique naturel, voire comme un événement universel (6/7), au centre duquel se trouve la souffrance des Allemands. Pour minimiser la participation des Allemands à la guerre, les crimes des Alliés sont accentués (5/8) – un élément qui atteint d'ailleurs son comble dans la cause de la mort de Frédéric.

Une mort exemplaire ?

La mort de Frédéric ne donne pas lieu à une représentation seulement invraisemblable, mais contrefactuelle : tandis que sa mère décède après les pogroms en novembre 1938 (*Reichspogromnacht*) et que le père est arrêté par les nazis en 1941, Frédéric réussit à fuir et à se cacher chez son ami allemand. Plus tard, pendant un bombardement nocturne, il tente de rentrer dans l'abri antiaérien de la maison. Quand le propriétaire nazi de l'immeuble (Resch) lui en interdit l'accès parce qu'il est juif, Frédéric obtient le soutien d'un jeune qui le défend : « Quand bien même ce serait un chien galeux, laissez le rentrer jusqu'à la fin de l'attaque²⁰. » Les autres personnes rassemblées dans le bunker sont du même avis, mais le « bon » militaire, membre de la Wehrmacht (dont le mythe d'une armée respectant des principes de l'humanité, par conséquent innocentée des crimes des nazis, est également un motif récurrent) ne peut pas s'imposer face au méchant nazi. Finalement, Resch expulse Frédéric, peu après victime d'une bombe des alliés. Paradoxalement, ce ne sont donc pas les Allemands qui portent la responsabilité directe de sa mort. Quand on pense au fait qu'en 1942 des centaines des milliers de Juifs sont morts dans les centres de mise à mort de l'Aktion Reinhardt, la construction et mise en scène d'une fin sous les bombes des Alliés semble particulièrement étrange. Cet « arrangement » littéraire montre l'absurdité de la construction de ce roman et nous conforte dans l'idée d'un refoulement complexe, dont parlait Zohar Shavit.

²⁰ RICHTER, *Mon ami Frédéric*, op. cit., p. 200.

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

Le manque de vraisemblance et de représentativité de l'histoire de Frédéric rend l'utilisation de ce livre dans un cadre éducatif et scolaire assez problématique ; l'amitié des deux garçons suggère que les Juifs ont trouvé des soutiens dans la population allemande – ce qui, en réalité, était rarement le cas. Le titre allemand *Damals war es Friedrich* (Autrefois, c'était Frédéric) suggère que l'histoire de « Friedrich » est exemplaire du destin des Juifs à l'époque du national-socialisme. Le choix de ce roman pour livre de lecture en classe peut favoriser l'effet trompeur de ses contrevérités et de ses invraisemblances et contribuer à une mauvaise compréhension des faits historiques.

En général, nous l'avons vu, Malte Dahrendorf (en 1988) s'en tenait à une critique plutôt modérée. Certes, il dénonce le caractère « démonstratif » de ce livre, mais il en juge le style neutre et objectif ; selon lui, l'amitié extraordinaire entre ces deux garçons servirait un but pédagogique puisqu'elle permettrait de transposer la situation historique et de faire appel aux jeunes lecteurs pour se solidariser avec les minorités d'aujourd'hui²¹. C'est ce qu'indique déjà la phrase que Richter met en exergue : « Autrefois, c'étaient les Juifs... Aujourd'hui, ce sont ici les Noirs, là les étudiants. Demain, ce seront peut-être les Blancs, les chrétiens ou les fonctionnaires²²... ».

Une générosité qui crée la honte

Concernant le second problème de fond que nous avons constaté au début – la représentation des Juifs –, le livre de Richter présente également de grandes faiblesses. En 1988 déjà, Shavit avait livré une analyse détaillée du livre, relevant à la fois les stéréotypes antisémites et philosémites du livre : la fortune de la famille Schneider, qui, à première vue, est perçue comme positive à cause de leur grande générosité. À y regarder de près, ce motif reste cependant ambigu puisqu'il sert à disculper les Allemands. Le roman explique que l'antisémitisme qui prévalait dans le pays à la fin des années 1920 était nourri par la pauvreté extrême des Allemands – conséquence de la crise économique et des réparations à payer imposées par le traité de Versailles²³. Sans le dire explicitement, l'histoire des deux garçons fait

21 DAHRENDORF, *Die Darstellung des Holocaust, op. cit.*, p. 91.

22 RICHTER, *Mon ami Frédéric, op. cit.*, p. 7.

23 *Ibid.*, p. 10-11 : « En 1925, la plupart des Allemands avaient vu fondre toutes leurs économies : la grande dévaluation venait de se produire. Quant aux perspectives de trouver des emplois correctement rémunérés, elles étaient minimes. Partout, la misère et le chômage ne faisaient que croître. »

constamment allusion au récit idéologique de la propagande antijuive posant des Allemands pauvres et démunis face aux Juifs riches exploitants. De plus, la famille allemande pauvre, dont le père est au chômage, éprouve de la honte devant la générosité insouciant de la famille Schneider. À l'occasion de la première rentrée des enfants à l'école, ces derniers invitent leurs voisins à passer du temps avec eux à une fête foraine :

« Je vis Papa lancer à Maman un regard effrayé.

Or Frédéric hurlait déjà :

– Au parc d'attractions ! Au parc d'attractions !

Papa échangea un nouveau regard avec Maman. Cette fois, c'était un véritable appel à l'aide.

– Je suis désolée !, intervint Maman aussitôt. Mais il nous est impossible de vous accompagner. J'ai encore tant de choses à faire à la maison ! [...]

– Aujourd'hui, il n'y a pas d'excuse qui tienne, trancha M. Schneider. Un jour de rentrée, on va s'amuser au parc.

Et il prit aussitôt Maman par la manche, et Mme Schneider s'accrocha au bras de Papa. Papa et Maman semblèrent embarrassés, mais n'osèrent pas insister davantage. [...]

À un moment donné, Papa se pencha vers maman et lui chuchota à l'oreille :

– Tu peux me passer cinq marks ?

Maman murmura :

– Je n'ai pas un sou, excepté les deux marks pour les courses d'aujourd'hui.

Papa soupira :

– Donne-les-moi quand même ! J'ai encore soixante-dix pfennigs en poche.

[...] Il avait un regard absent et triste. Je regrettais déjà d'avoir insisté pour aller au parc d'attraction. La famille Schneider marchait en tête ; nous suivions, le cœur lourd²⁴.

Évidemment, le généreux Frédéric donne à son ami des tickets pour le manège, il lui offre une barbe-à-papa et des hot-dogs (geste inhabituel pour des Juifs pratiquants, ce qui prouve que l'auteur ignore les principes du judaïsme) – augmentant encore le sentiment de honte chez le père de famille allemand. Désespéré, il cherche une occasion d'offrir à son tour quelque

²⁴ Ibid., p. 38-39.

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

chose. Finalement, il achète des bâtons de réglisse et deux photos-souvenirs – ce qui lui permet de sauver son honneur, mais lui fait perdre ses dernières pièces. Et quand il demande à sa femme de quoi se composera le déjeuner, elle a « un geste de lassitude avant de répondre : Des photos ! Nous avons dépensé tout l'argent des courses au parc d'attraction²⁵ ».

L'épisode (qui joue en 1931) montre la différence profonde qui sépare les deux familles et qui a un rôle-clé dans l'histoire de cette amitié inégale. La représentation de la différence sociale montre en outre comment il est difficile de détacher les stéréotypes philo-sémites de leur origine, à savoir les préjugés négatifs²⁶.

C'est à Ulrike Schrader, directrice du mémorial *Alte Synagoge* à Wuppertal, que l'on doit l'une des analyses les plus pertinentes de *Mon ami Frédéric*. Dans son article « Immer wieder Friedrich ?²⁷ », elle résume les conclusions et observations d'autres chercheurs et dénonce la stratégie problématique de ce livre par rapport à la représentation des Juifs : à force de stylisation, les personnages juifs individuels deviendraient des types. À l'exception de la famille Schneider, on ne trouverait dans le roman que représentations professionnelles « typiques » des Juifs (des médecins, des rabbins et un commerçant), ce que les jeunes lecteurs d'aujourd'hui interpréteraient comme l'affirmation d'une réalité persistante²⁸.

Les Allemands « normaux » sont bien entendu décrits de manière très différente des Juifs, mais ils sont également très éloignés des nazis qui, eux, sont des monstres. Le grand-père antisémite est décrit comme un véritable diable, de même que le propriétaire de l'immeuble. Hormis ces deux individus détestables, quelques nazis apparaissent, sans que leur nom soit précisé ; tous sans exception se comportent d'une manière effrayante et brutale qui choque et dégoûte les gens « normaux ». Le comportement du père de la famille allemande est excusé car il ne devient membre du NSDAP que pour trouver du travail et qu'il essaie d'aider la famille Schneider persécutée. On peut constater dans le roman une tendance à disculper les Allemands qui contredit en bonne partie la réalité historique. Quand le père avoue à M. Schneider qu'il adhère au parti nazi, celui-ci lui répond : « Je vous comprends parfaitement. Peut-être... peut-être que si je n'étais pas juif, j'aurais agi comme vous.

25 *Ibid.*, p. 44.

26 Il est à noter également que la fortune de la famille reste bien énigmatique : le père n'est qu'un fonctionnaire des Postes. Après avoir perdu son travail à cause des lois antisémites, il trouve tout de suite un travail mieux payé dans un magasin juif – ce qui, en réalité, était quasiment impossible.

27 Ulrike SCHRADER, « Immer wieder Friedrich ? Anmerkungen zu dem Schulbuchklassiker von Hans Peter Richter », in *Jahrbuch für Antisemitismusforschung* 14, sous la direction de Wolfgang Benz, Berlin, Metropol, 2005, p. 323-344 ; www.pz-fm.de, p. 1-24 (consulté le 15 novembre 2012).

28 SCHRADER, « Immer wieder Friedrich ? », *art. cit.*, p. 5.

Mais voilà, je suis juif²⁹. » Cela, d'après Ulrike Schrader, représente une volonté de généraliser l'idée (relativisante) que les Juifs n'ont pas adhéré à l'idéologie national-socialiste pour la seule raison qu'ils étaient persécutés³⁰. En même temps, cette disculpation montre bien la stratégie sous-jacente et récurrente du roman pour légitimer l'échec moral des Allemands (non-juifs). Ce sont en partie les Juifs eux-mêmes qui leur livrent les excuses pour leur comportement passif face à l'horreur de la Shoah. Les Allemands seraient finalement innocents, ils auraient été seulement séduits et poussés par les nazis sans endosser une responsabilité véritable.

Il est surprenant que *Mon ami Frédéric*, malgré ces objections nombreuses et justes, reste jusqu'à aujourd'hui le livre de référence sur la Shoah³¹ pour la jeunesse et qu'il figure toujours dans les programmes scolaires en Allemagne, et même dans d'autres pays³². En France, l'éditeur du roman en fait la publicité en indiquant qu'il serait « recommandé par l'Éducation nationale » et l'on trouve sur Internet des critiques extrêmement positives et des propositions didactiques élaborées pour les enseignants qui souhaiteraient utiliser ce livre en classe³³.

D'après Ulrike Schrader – qui a participé, en tant que responsable de la formation continue pour enseignants à la *Alte Synagoge*, à de nombreuses discussions particulièrement animées et contradictoires à ce sujet³⁴ –, l'un des chapitres le plus préconisé par des auteurs de matériaux pédagogiques est « Le maître d'école ». La façon dont le maître justifie l'expulsion de Frédéric de l'école est révélatrice³⁵. D'après Schrader, le maître est le personnage auquel les lecteurs peuvent s'identifier en premier lieu, interprète et, en quelque sorte, porte-voix de l'auteur et de ses bonnes intentions. Aussi faut-il prendre ses propos très au sérieux par rapport aux messages intentionnels que l'auteur a voulu livrer à ses lecteurs, d'autant plus que nulle part ailleurs dans le livre ils ne sont mis en doute ou corrigés³⁶.

On trouve en général, dans les résumés et explications de texte qui se réfèrent à ce chapitre, une interprétation très positive des propos du maître. Une fiche de lecture française propose par exemple : « La lecture à haute voix du chapitre 13 montrera comment M. Neudorf, obligé d'appliquer des

29 RICHTER, *Mon ami Frédéric*, op. cit., p. 108.

30 SCHRADER, « Immer wieder Friedrich ? », art. cit., p. 9-10.

31 *Ibid.*, p. 2.

32 Michael WERNKE, *Jugendliteratur über den Holocaust*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1999, p. 128.

33 Par exemple la fiche de lecture consultable à l'adresse suivante : www.eddi.fr/PDF/Mon%20ami%20Frédéric.pdf (consultée le 15 novembre 2012).

34 SCHRADER, « Immer wieder Friedrich ? », art. cit., p. 2.

35 *Ibid.*, p. 6.

36 *Ibid.*, p. 7.

lois antisémites, incite ses élèves à respecter les Juifs et à rester vigilant vis-à-vis des accusations portées contre eux³⁷. » Comment de soi-disant experts de la littérature peuvent-ils arriver à des conclusions aussi douteuses (ne serait-ce que sur le plan historique) face à ce texte qui en fin de compte ne fait rien d'autre que rendre (plus) compréhensible les lois antisémites en réitérant d'anciens préjugés antisémites par la bouche du maître³⁸. Après des explications « historiques » sur le peuple juif et sa situation difficile, celui-ci explique pourquoi les Juifs sont souvent détestés.

Un grand nombre de gens n'aiment pas les Juifs. Ils les trouvent étranges et inquiétants et les chargent de tous les maux. Pourquoi ? Uniquement parce qu'ils ne les connaissent pas assez. [...] On reproche aux Juifs d'être rusés, sournois !, dit encore M. Neuendorf. Comment ne le seraient-ils pas ? Il faut qu'un homme, vivant dans la crainte permanente d'être pourchassé et torturé, ait une grande force d'âme pour afficher sa droiture.

On affirme que les Juifs sont cupides et âpres au gain ! Pourrait-il en être autrement ? Ils n'ont jamais cessé d'être pillés ; d'être dépossédés de leurs biens ; ils ont, depuis des siècles, été contraints de fuir en abandonnant tout derrière eux. Dans de telles situations de détresse, l'expérience leur a appris que seul l'argent leur permettrait d'acheter les moyens de subsister³⁹.

On y retrouve le principe structurel et problématique du livre qui, en essayant de rendre le comportement des Juifs compréhensible et de l'expliquer par rapport aux faits historiques, reproduit et affirme les préjugés de manière très critiquable et pénible : les Juifs, en conclut-on, avaient effectivement des raisons d'être rusés, déracinés (et toujours en fuite), sournois (et de mauvaise foi), cupides et frauduleux puisqu'on les traitait mal. Il ne faut donc pas leur vouloir s'ils ne sont pas comme « nous ». Malgré cela, ce chapitre constitue, ainsi que le souligne Schrader dans ses séminaires pour des professeurs en formation, l'un des sujets les plus discutés. Souvent, étonnamment, les enseignants continueraient à défendre le maître Neuendorf et à s'identifier à lui⁴⁰.

37 Fiche de lecture, *op. cit.*, p. 3.

38 Comme Ulrike Schrader le souligne, la date est historiquement incorrecte (SCHRADER, « Immer wieder Friedrich », *art. cit.*, p. 3).

39 RICHTER, *Mon ami Frédéric*, *op. cit.*, p. 96.

40 SCHRADER, « Immer wieder Friedrich », *art. cit.*, p. 6.

On pourrait détailler bien des aspects révélateurs faisant preuve d'une construction romanesque très schématique et pleine d'idées reçues – on pourrait mentionner la supposée non-résistance et obséquiosité des Juifs, qui se seraient laissé mener à l'abattoir comme des moutons ; une représentation péjorative de la religion juive comme une foi menant à une vie oppressante, désespérée et inhibée⁴¹, etc. –, mais contentons-nous de l'analyse que nous avons entreprise et du diagnostic qui s'impose : il faut conclure clairement que le livre ne se prête pas à traiter convenablement la Shoah en classe, et qu'il ne peut que très difficilement servir comme œuvre de référence.

Un récit alternatif ?

Alors que la présence de ce livre dans des écoles dans les années 1960 et 1970 était, à la rigueur, compréhensible devant le manque d'autres textes, elle paraît aujourd'hui absurde et semble due au refus des enseignants de mettre en doute les programmes scolaires et à leur difficulté à opérer les changements nécessaires face à des habitudes bien ancrées. Cette « fidélité » est d'autant plus regrettable que l'on peut, depuis les années 1990, constater une profonde modification du discours tenu dans les livres de jeunesse sur la Shoah. On trouve aujourd'hui de nombreux exemples de récits qui ne suivent plus les anciennes règles et les impératifs du « récit dominant », mais qui recherchent un récit alternatif⁴².

Parmi les auteurs majeurs qui ont tenté dans les dernières décennies d'établir ce « récit alternatif », on trouve Mirjam Pressler, auteur de plusieurs ouvrages sur la Shoah⁴³, dont le plus remarquable, au regard de notre sujet, est sans doute *Die Zeit der schlafenden Hunde*⁴⁴. Ce roman, paru en 2003, ne présente pas seulement un autre regard sur la Shoah en refusant – le titre y fait allusion⁴⁵ – que certaines choses soient taboues, mais il propose une réflexion sur la situation en Allemagne au début du troisième millénaire par rapport au discours de la mémoire.

41 *Ibid.*, p. 13.

42 Ce changement est aussi reconnu par Zohar Shavit : SHAVIT, « Es war einmal », *art. cit.*, p. 57-62.

43 Par exemple Mirjam PRESSLER, *Malka Mal*, Weinheim, Beltz & Gelberg Verlag, 2001.

44 Mirjam PRESSLER, *Die Zeit der schlafenden Hunde*, Weinheim, Beltz & Gelberg, 2003.

45 Le titre fait référence au proverbe allemand : « Man soll keine schlafenden Hunde wecken » (il ne faut pas réveiller le chat qui dort).

Le contexte historique

Le fait que la discussion sur la représentation de la Shoah dans les livres pour la jeunesse en Allemagne ait été déclenchée au moment du *Historikerstreit* (la « querelle des historiens »), indique une ouverture. Depuis le milieu des années 1980, l'intérêt de la société allemande pour son sombre passé augmente (en témoignent les films de fiction ou les documentaires au cinéma ou à la télévision, les débats entre intellectuels dans les journaux, les livres historiques de vulgarisation, etc.). En 1995, la Wehrmachtsausstellung⁴⁶, en révélant l'implication de l'armée allemande dans les crimes nazis, a fait scandale et déclenché une discussion reprise officiellement au Parlement allemand. Le sulfureux discours de Martin Walser, en 1998, à la Paulskirche à Francfort – dans lequel il parlait d'Auschwitz comme d'une « massue morale » –, a provoqué un débat extrêmement médiatisé entre lui et le président du Comité central des Juifs allemands, Ignaz Bubis, (le fameux *Walser-Bubis-Debatte*), qui a nourri pendant des années les réflexions publiques sur le discours de la mémoire.

Ce changement est également perceptible dans les sciences humaines. Les discussions autour de la notion de mémoire menées par Jan et Aleida Assmann, qui se réfèrent à Pierre Nora et à Maurice Halbwachs, témoignent d'un intérêt croissant pour la *oral history* en général (pas seulement en Allemagne), et pour la mémoire communicative dans les familles en particulier. Les recherches sur la mémoire collective menées par Astrid Erll⁴⁷, mais aussi sur la question des générations (par exemple celles de Michael Wildt et d'Ulrike Jureit⁴⁸), ainsi que de la fameuse étude *Opa war kein Nazi* (Grand-père n'était pas un nazi) de Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschuggnall⁴⁹, sont à ce propos significatives. Par le biais de ces recherches sur la mémoire communicative dans les familles, la troisième génération, c'est-à-dire les petits-enfants des hommes et femmes impliqués dans la guerre, entre en scène. Alors que la première génération

46 Sous le titre officiel *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944*, le Hamburger Institut für Sozialgeschichte a conçu une exposition sur les crimes de la Wehrmacht qui était présentée entre 1995 et 1999 et (avec une conception pédagogique changée) entre 2001 et 2004. Elle a déclenché une vaste polémique en Allemagne et remis fondamentalement en question le mythe de la « saubere Wehrmacht », c'est-à-dire l'idée que l'armée allemande n'était pas impliquée dans les crimes de la SS – un mythe qui avait été jusqu'à ce moment encore défendu par une grande partie de la population allemande.

47 Astrid ERLL, *Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen. Eine Einführung*, Weimar, Metzler, 2011 ; du même auteur, *Medien des kollektiven Gedächtnisses. Konstruktivität – Historizität – Kulturspezifität*, Berlin et New York, De Gruyter, 2005.

48 Michael WILDT et Ulrike JUREIT, *Generationen. Zur Relevanz eines wissenschaftlichen Grundbegriffs*, Hambourg, Hamburger Edition, 2005.

49 Harald WELZER, Sabine MOLLER und Karoline TSCHUGGNALL (dir.) : « Opa war kein Nazi », *Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2002. Paru en français sous le titre « Grand-père n'était pas un nazi », *National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale*, traduit par Olivier Mannoni, Paris, Gallimard, 2013.

voulait tout oublier sous l'effet du sentiment de culpabilité, que la deuxième refusait de rien savoir sous celui de la honte, les représentants de la troisième (voire, de nos jours, de la quatrième) génération connaissent et reconnaissent les faits historiques. Ceux-ci, enseignés à l'école, forment désormais une part de la mémoire culturelle. Souvent pourtant, les individus eux-mêmes n'arrivent pas à relier cette « Histoire » horrible qu'ils ont apprise à l'école à l'histoire de leur propre famille, aux discours sur ces années sombres que leurs grands-parents leurs grands-oncles et grand-tantes ont éventuellement prononcés. Cette fracture, ce clivage entre le récit de la famille et la mémoire collective peut provoquer chez certains un refus d'accepter que des membres de leur propre famille aient été des nazis – *a contrario*, on veut bien reconnaître la culpabilité de l'Allemagne envers les Juifs en général. Welzer, Moller et Tschuggnall ont montré dans leur étude basée sur des interviews avec des familles comment les petits-enfants concernés gèrent ce problème en relativisant et en transformant inconsciemment les aveux horribles de leurs proches d'une manière positive. Dans les années 1990, ces discussions intenses sur le passé et leurs résultats ont eu des répercussions dans de nombreuses œuvres littéraires pour adultes⁵⁰; mais beaucoup moins dans les livres de jeunesse, genre dans lequel le roman de Mirjam Pressler fait précisément exception.

Secrets de famille

L'action principale du roman de Pressler se situe en 1995, année du 50^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, et tourne autour d'un secret de famille. La jeune Johanna Riemenschneider – une adolescente intelligente qui s'intéresse à la politique, issue d'une famille aisée dans une ville moyenne de province en Allemagne – participe à un voyage de classe en Israël dans le cadre d'un projet scolaire portant sur l'histoire de sa ville au temps du national-socialisme. Les élèves enregistrent des interviews avec des survivants de la Shoah, entre autres avec Madame Levin. Celle-ci raconte que le grand magasin Riemenschneider, dont les parents de Johanna sont propriétaires et qui leur rapporte beaucoup d'argent, appartenait avant la guerre à sa propre famille. Il semble que le grand-père de Johanna, Erhard Riemenschneider, ait profité de la politique discriminatoire des nazis envers les Juifs pour, à l'époque, acheter le magasin à un prix extrêmement modique. Madame Levin, désormais

50 Nicole Coun, « Naissance tardive et secrets de famille : le rapport des petits-enfants au passé dans les romans de Tanja Dückers, Michael Wildenhain, Dagmar Leupold et Irene Dische », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 178, 2007, p. 129-142.

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

pauvre et dépossédée de tout, voue une haine profonde aux Allemands, notamment à la famille Riemenschneider. À son retour d'Israël, tout change pour Johanna. Croyant profiter indirectement de cet acte criminel, elle se sent coupable – bien qu'elle n'ait rien à voir avec les affaires de son grand-père, conclues 50 ans avant sa naissance. Mais cette conscience de la culpabilité de sa propre famille lui devient de plus en plus insupportable ; son père, qu'elle confronte aux accusations de Mme Levin, nie les faits, sa mère refuse de reconnaître une vérité « qui ne sert à personne ». D'après les parents de Johanna, c'est un magasin périlicieux que le grand-père avait acheté, et il l'avait redressé, rendant ainsi service aux anciens propriétaires juifs. Johanna vit une crise qui s'aggrave quelques mois plus tard quand le grand-père se suicide. Doit-elle vraiment réveiller le chien (ou le chat) qui dort ?

Bien sûr, Miriam Pressler rend elle aussi, d'une certaine manière, plus accessibles les problèmes complexes de la Shoah en rapprochant l'histoire des préoccupations et des intérêts des jeunes d'aujourd'hui à l'aide d'éléments propres à la littérature de la jeunesse (premières amours, amitié, découverte de la sexualité, crise d'adolescence due aux conflits de générations avec les parents, etc.). La stratégie de rapprochement la plus captivante est en revanche la perspective narrative adoptée. Pressler découvre comment le regard des petits-enfants donne un éclairage étonnant à l'Histoire en utilisant des éléments du discours actuel de la mémoire.

Le regard des petits-enfants

Le livre de Richter, si peu adapté aux besoins actuels, repose sur un récit à la première personne : c'est l'ami de Frédéric qui raconte l'histoire, « naïvement », du point de vue d'un enfant. Cette stratégie narrative, qu'on retrouve dans de nombreux livres pour enfants, pose un problème dans le contexte de la littérature de la Shoah car cette perspective rend le narrateur impuissant et même « innocent » par rapport à ce qui se passe. Ainsi, quand le narrateur raconte, dans *Mon ami Frédéric*, comment il se laisse « séduire » au moment de la nuit de pogroms par le vandalisme des nazis, il reste un enfant innocent qui n'est pas responsable de ses actes⁵¹. Dans le livre de Richter, on peut interpréter la perspective enfantine et innocente comme une fuite, un rêve dans lequel toute l'Allemagne se trouve en quelque sorte « innocentée ». À l'opposé, dans *Die Zeit der schlafenden Hunde*, l'histoire est racontée à travers le regard du

⁵¹ SHAVIT, « Es war einmal », art. cit., p. 54-57.

personnage principal, Johanna, par un narrateur distinct et distancié, ce qui crée un espace de réflexion. Le lecteur n'est pas « absorbé » par l'histoire, mais garde une certaine distance qui lui permet d'observer et de juger le comportement des différents personnages d'une manière plus extérieure.

Contrairement à *Mon ami Frédéric*, le récit n'est ni chronologique ni unidimensionnel. On trouve plusieurs niveaux de temps : d'abord le temps réel de l'histoire racontée, qui se passe en automne 1995 et est dominée par des descriptions et par les réflexions de Johanna ; puis, son voyage en Israël, six mois auparavant (au printemps) ; ensuite, le temps avant le voyage (dans les souvenirs de Johanna et de ses parents) ; enfin, l'Histoire, les faits historiques, tels qu'ils sont présentés à l'école, dans les récits des parents et dans les témoignages Israéliens. Alors que le regard de Johanna sur le monde reste central, ce décalage permanent ouvre de multiples perspectives.

À la recherche du gris

Des parties descriptives sont entrecoupées par de réflexions qui mettent en question le comportement de la société allemande – par le biais de l'histoire individuelle du personnage principal et sa famille. Par exemple, à l'occasion d'un discours tenu pendant l'enterrement du grand-père, Johanna se demande si la famille de l'orateur a elle aussi quelque chose à se reprocher ; pourquoi ils évitent toujours de parler de certaines choses, tout le monde, pas seulement son père, et pourquoi ils parlent toujours des temps durs comme s'il s'agissait d'un raz-de-marée ou d'une grande sécheresse qui [s'étaient] abattus sur eux ?⁵²

On perçoit là un changement essentiel par rapport aux critères du « récit dominant » : non seulement se pose pour Johanna la question de savoir comment et pourquoi sa famille a pu taire pendant les dernières décennies son noir passé, mais le problème de la possibilité de la transmission du savoir et des souvenirs aux générations suivantes est également thématisé. Dans cette perspective le voyage en Israël n'est pas une simple tentative de se confronter à la Shoah, ni un appel aux jeunes lecteurs ou aux enseignants pour développer de tels projets. Il invite plutôt à une réflexion profonde sur « l'antisémitisme secondaire » qui, de par sa complexité, échappe probablement souvent aux jeunes lecteurs. Cette problématisation apparaît, par exemple, quand Daniel réfléchit de manière approfondie au projet de travailler sur les biographies de huit anciennes élèves juives du lycée qui ont pu survivre à la Shoah :

⁵² PRESSLER, *Schlafende Hunde*, op. cit., p. 35 (traduction de l'auteur).

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

Pourquoi voulez-vous documenter justement les vies de ces femmes privilégiées, élèves d'un lycée et d'un lycée seulement, seulement huit femmes, qui vivent maintenant en Israël, qu'est-ce qui se passe avec les nombreux autres, qui n'ont pas pu entrer au lycée, il y avait aussi des Juifs pauvres, il y avait un prolétariat juif non seulement en Europe de l'Est, les Juifs riches sont un cliché, c'est connu [...] Qu'est-ce qu'on apprend de tout cela ?, dit David en adoptant ce ton sarcastique dont elle a toujours un peu peur [...]. Nous apprenons que les filles juives sont plus intelligentes que les filles non juives. Bravo, on n'arrive pas à se débarrasser de ces anciens préjugés, les Juifs sont malins et arnaquent les Allemands honnêtes mais un peu bêtes⁵³.

En quelques lignes, le jeune homme livre une véritable analyse des stéréotypes philosémites qui peuvent produire l'effet d'une affirmation indirecte de l'antisémitisme comme on la trouve couramment dans *Mon ami Frédéric*. Mais comment échapper à ce piège ? Mirjam Pressler a choisi de placer cette question au centre de la discussion des deux jeunes gens – qui, d'ailleurs, n'arrivent pas à se mettre d'accord.

Face au danger de retomber (sans le vouloir) dans les stéréotypes, Pressler évite toute forme de manichéisme – non seulement par rapport aux victimes juives, mais aussi aux nazis. Les expériences de Johanna et ses démarches prennent la qualité d'un modèle imparfait, d'une expérimentation possible, d'une recherche dont on ignore les résultats et conséquences. Ayant vécu une expérience choquante, face aux souvenirs enfouis et aux faits historiques liés à sa famille et qu'elle ignorait jusqu'alors, elle est prête à tout mettre en question : elle veut se rapprocher de « l'autre » en prenant ses distances par rapport à son propre monde.

Cette démarche, cette recherche à tâtons est un acte difficile et parfois très douloureux. La rencontre avec Doron, le petit-fils de Madame Levin, tourne mal : Johanna accepte de faire l'amour avec lui – sans éprouver le moindre sentiment pour lui –, mais elle doit se rendre à l'évidence : cet acte lui a permis de se mettre dans la peau d'une victime, et de ressentir ainsi un soulagement. Comme ils n'ont pas utilisé de préservatif, Johanna s'inquiète et fait un test du sida ; en attendant le résultat, « elle a presque envie d'être contaminée comme une punition et comme une excuse, comme quelque chose qui fait de lui un bourreau et d'elle une victime⁵⁴ ». Finalement, elle

⁵³ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 210-211.

comprend qu'elle s'est prêtée à un jeu pervers et dangereux, « un jeu de rôles inversés, comme si l'on pouvait faire que l'Histoire n'avait pas eu lieu ». La reconstruction du véritable comportement de l'Opa nazi tant aimé demande une forte distanciation, difficile à mettre en œuvre dans un contexte familial. La recherche de la vérité que mène Johanna est ainsi obstruée par les souvenirs très positifs d'un grand-père généreux et soucieux, fier de sa petite-fille, et, plus tard, par le souvenir d'un vieil homme confus et pitoyable. Les résultats de sa recherche sont évidents en revanche : le frère du grand-père lui explique que Erhard Riemenschneider est devenu membre du parti nazi par conviction et par calcul ; sa sœur ajoute qu'il avait, par son comportement, détruit la vie de sa femme, qui s'était suicidée au début des années 1960, mais aussi de son neveu, à qui il avait refusé une aide financière nécessaire – bien qu'il eût les moyens. Johanna essaie de saisir la vérité, de moins en moins nette : « Blanc et noir... Je dois, pense-t-elle, essayer de trouver aussi les tons gris : il n'était pas seulement le cher grand-père, mais il n'était pas non plus seulement le nazi maudit⁵⁵. »

Tous ces détails de l'histoire constituent les pièces d'un puzzle qui reste incomplet jusqu'à la fin de l'histoire. Pressler ne soumet pas aux lecteurs une interprétation évidente, facile et préfabriquée. Sa manière de raconter reflète le processus de la mémoire même et la réalité sociale en Allemagne au début du ^{xx}^e siècle, la crise d'adolescence de Johanna devient une métaphore de l'état de mémoire en général. Après le temps de l'oubli – certainement lié à un sentiment de honte et de culpabilité psychologiquement repoussé et refoulé –, on entre en crise quand on se pose les vraies questions, puisque ce qui est refoulé revient en force et avec force. Le refus d'accepter que « Opa était un nazi » est lié à une coupure insupportable entre les histoires et l'Histoire, entre le berceau de la famille et la société, là dehors, ou entre la mémoire communicative et culturelle. Comment peut-on faire le lien entre ce que l'on apprend à l'école et les expériences des membres (adorés) de sa propre famille? Mirjam Pressler arrive à confronter les différents niveaux de temps et de mémoire sans en tirer des conclusions superficielles.

À la fin du livre, Johanna parvient à dépasser la crise. Après un entretien personnel avec son professeur (encore un professeur !) qui lui fait comprendre qu'on ne peut pas changer le passé, mais qu'on peut en parler, dénoncer les actes criminels et reconnaître, le cas échéant, la culpabilité, elle accuse son père :

« Tu m'as menti, dit-elle, toute ma vie tu m'as menti. Il [le grand-père] ne leur a pas rendu un service en prenant le magasin, il a profité de son

⁵⁵ *Ibid.*, p. 255.

III.3 / LA SHOAH DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN LANGUE ALLEMANDE

affiliation à la NSDAP pour mettre le grappin sur le magasin. Tu as dû le savoir. Tu m'as menti, tu as menti à tout le monde. »

Il lève la main.

« Du recel, dit-elle, on appelle ça du recel, quand on accepte quelque chose de volé. »

Elle sa main se lever et la gifle partir⁵⁶.

Ce conflit nécessaire entraîne la suite. Alors que le père de Johanna défend toujours le comportement du grand-père, sa mère se rend à l'évidence et finit par reconnaître la vérité. Johanna prend la décision de passer, après son bac, un an en Israël pour travailler à un projet social. Elle songe à donner une part de ce qu'elle a hérité de son grand-père à Mme Levin – sans savoir si cette « réparation » financière est une bonne idée. La fin reste donc ouverte – ce qu'on peut interpréter comme un commentaire de l'auteur sur le problème en général. Au lieu de fournir des réponses préfabriquées, le livre constate l'impossibilité à trouver une solution satisfaisante à ce problème. La conscience n'est qu'un soulagement relatif. Reste la nécessité absolue d'affronter à cette aporie : même aujourd'hui, alors que les derniers témoins disparaissent, l'histoire reste vivante dans la mémoire des familles. D'où le devoir, pour les petits-enfants, de continuer à poser des questions pertinentes. La grande différence entre les trois générations concernées réside d'ailleurs dans la capacité à réfléchir sur leur propre incapacité à réfléchir. En ce sens, Pressler rejoint, avec *Die Zeit der schlafenden Hunde*, le niveau du discours de la mémoire en Allemagne à la fin du siècle dernier. Comment s'en souviendra-t-on ? Nous n'avons pas le choix : il faut réfléchir, questionner, discuter les différences entre la mémoire de la famille et la mémoire collective, entre l'identité personnelle et culturelle. Dans un genre de littérature souvent sous-estimé, Pressler réussit à rendre les résultats des études sociologiques sur le processus qui s'opère dans les discussions familiales visibles et compréhensibles. Dans cette perspective, on pourrait aller encore plus loin et revenir à la thèse centrale de Zohar Shavit qui exigeait qu'un événement dans un texte fictif sur la Shoah aurait dû pouvoir avoir eu lieu : à la différence des interviews familiales authentiques sur la « vraie » Histoire, les artefacts littéraires comme celui de Pressler ont le grand avantage de rester une possibilité, ce qui laisse beaucoup de place à l'imagination et aux réponses à la question si souvent posée dans le cadre de la *Holocaust-Education* et pour laquelle il n'existe pas de réponse valable : comment, moi, aurais-je agi ?

⁵⁶ *Ibid.*, p. 241-242.

Jewish identity? Schindel and Rabinovici write in order to keep the memory of the Holocaust alive. This article looks at how they go about achieving that goal.

ARE ELFRIEDE JELINEK'S WORKS SCANDALOUS?

by Béatrice Gonzales-Vangell

The Austrian playwright Elfriede Jelinek won the Nobel Prize in Literature in 2004. The eroticism and violence that she uses in her work have appalled many people and she is considered to be a controversial artist. What role does the memory of the Holocaust play in her writing? Is her work considered scandalous because of its content or its form? This article attempts to answer these questions by studying her most important works.

THE HOLOCAUST IN GERMAN-LANGUAGE CHILDREN'S LITERATURE: FACED WITH A DOMINANT NARRATIVE, WHAT ARE THE ALTERNATIVES?

by Nicole Colin

This article summarizes the ongoing discussion of the depictions of the Holocaust in West German children's literature. The literature professors Malte Darendorf from Hamburg and Zohar Shavit from Tel Aviv started the academic debate in the late 1980s. Darendorf defends the novels in question, which were published after the early 1960s, arguing that they were an attempt to broach a sensitive and difficult topic. However, Shavit accuses these German authors of completely misrepresenting historical facts to future generations. She notes that rather than describe the horror of the persecution and murder of European Jews, these books focus on the suffering and victimization of the Germans. This article explains Shavit's main points of criticism, which were long contested in Germany but which now enjoy a broad consensus. Her critique is exemplified by Hans Peter Richter's well-known book, *Damals war es Friedrich*, which is often read in German classrooms. Lastly, Miriam Pressler's novel, *Die Zeit der schlafenden Hunde*, convincingly shows that there are other ways to write about the Holocaust in children's literature.

INTERACTING WITH THE HOLOCAUST THROUGH FICTION: GERMAN TEENAGERS AND SCHOOL ASSIGNMENTS

by Alexandra Oeser

This article examines German teenagers' interactions with literature and films about the Holocaust in history class. We look at the connections between school, family and peer group environments in order to understand how German teenagers view